

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, novembre (1914). Dernière semaine.

Nous traversons une période de découragement amer, dû à la récente fatigue d'une tension nerveuse trop prolongée et au désir d'autant plus ardent que plus frustré de ne pas voir les premiers symptômes de la victoire. La guerre de tranchées, la guerre souterraine, qui paraît s'éterniser, les combats continuels où les adversaires gagnent ou perdent des pouces de terrain, au point qu'ils ne reculent ni n'avancent, perturbent les cerveaux les mieux équilibrés et engendrent un énervement maladif. Il est inutile de dire que l'immobilisation des Allemands est le début de leur défaite, inutile d'affirmer que leur énergie diminue nécessairement pendant que croît celle des alliés

grâce aux nouveaux contingents britanniques, etc. ; il est inutile de dire que, de la période offensive tellement formidable, ils sont passés à celle de la résistance, encore agressive mais de transition vers la défensive et le repli.

Non. On veut la bataille rangée, le fait d'armes bruyant et accablant ; à défaut de cela, on serait pessimiste si l'on ne pensait pas à la Russie, à ces cosaques qui tardent tellement à atteindre Berlin mais qui y arriveront indubitablement, culbutant tout ce qu'ils trouveront sur leur passage.

Toutes les pensées sont fixées sur la Russie, sur le terrible rouleau compresseur de ses armées, qui feront table rase de la Prusse orientale et de l'Allemagne entière ; et personne n'a un mot d'admiration pour les Belges, pour les Français et les Anglais qui, avec leurs poitrines, ont élevé un rempart, sur lequel vient se briser la furie germanique – terrible marée, digue inébranlable – ; personne ne s'arrête pour méditer sur

la surprenante flexibilité des Latins qui sont capables de tout apprendre, jusqu'à être patients et préférer ce qui est concret à ce qui est brillant, le bien commun à la vanité personnelle, et jusqu'à renoncer transitoirement à leur hautaine et libre individualité, adoptant le mode impersonnel et la discipline germanique, supprimant les hommes, sûrs de la reconquérir ensuite pour toujours, plus altière, plus libre, et, suprême motivation, patrimoine du monde entier.

La Russie joue sans doute un rôle capital dans la guerre mais, quelles qu'en soient les péripéties, ni la Grande Bretagne, ni la France ne cesseront d'en être les protagonistes. Je ne parle pas de la Belgique, de la victime du premier moment, de l'esclave d'aujourd'hui, qui est devenue l'axe central de la tragédie pour tous les cœurs bien ancrés. L'action de son armée, qui est en train de donner tellement d'admirables

preuves de courage et de résistance, contribuera efficacement au triomphe final; pour le moment, elle est déjà glorieuse parce qu'elle a accompli la prouesse de défendre le dernier recoin encore libre de la mère-patrie, au mépris de la vie, contre un ennemi formidable, devant qui elle se distingue pourtant.

Mais le désir véhément de voir se précipiter les événements, de triompher sans délais, l'impatience qui devient une maladie nerveuse, rendent injustes et timorés les hommes, qui accusent leurs compatriotes et alliés de ne pas faire l'impossible, et contribuent à ce que se produise le désastre précisément alors que commence à se dessiner le triomphe.

Pour les tranquilliser en leur rendant l'espoir, il faudrait une grande victoire car la nouvelle, arrivée à la fin du mois, que les Russes avancent irrésistiblement vers Cracovie, n'a pas encore été un calmant assez efficace pour eux. Ils voulaient les voir ne faire qu'un saut jusqu'à Berlin. Et le fait que le Portugal ait pris les armes en faveur de la « *Triple entente* » (N.d.T. : officiellement le 24 février 1916) ne leur semble même pas digne d'être mentionné, alors qu'ils tremblent que l'Italie – contre toute logique – se range du côté de l'Allemagne, comme si elle ne l'aurait pas fait dès le début si telle avait été son intention.

Ils s'informent, découragés, du

résultat, toujours douteux, des combats permanents qui se déroulent près de Ypres et de Nieupoort, et ils haussent les épaules devant le peu d'efficacité du bombardement de la côte, par l'escadre anglaise (N.d.T.), se guidant sur les communiqués allemands que, dans cette crise de la volonté, ils sont disposés à croire sans discussion, malgré les précédents.

Quant à ces combats incessants, ils exigent des soldats de la résistance tant morale que physique, parce que les conditions dans lesquelles ils les livrent sont terribles. Mais les troupes belges résistent avec un courage admirable. J'ai lu une lettre du Dr. D., médecin major du 2^{ème} grenadiers belges (N.d.T.), adressée à son confrère le Dr. C. depuis les tranchées ensanglantées de

l'Yser.

Il dit que cela fait déjà plus de quatre semaines qu'ils se maintiennent là, combattant sans cesse, De 2.400 hommes, qu'ils étaient au début, il n'en reste que 400. Tous les officiers ont été tués, et le Dr. D. a perdu deux assistants médicaux et deux infirmiers de l'ambulance, tués par les grenades ennemies. Depuis quatre semaines, il dort à même le sol sans abri ; mais ce qui fait le plus souffrir les combattants, c'est le manque total d'eau potable. Ils doivent se servir de celle qu'ils recueillent dans les fossés, pleine d'impuretés, de sang, corrompue par les cadavres : ils la font bouillir, font du café et boivent cela, forcés par les

horribles circonstances.

- Mais je ne peux pas me plaindre – ajoute le Dr. D. – Ce que j’ai souffert et souffre n’est rien en comparaison des souffrances de nos braves soldats ... Nous avons vu tellement d’horreurs, que plus rien désormais ne peut nous faire peur.

Un officier du 1^{er} carabiniers (**N.d.T.**) écrit, plus ou moins, à la même date, à un membre de sa famille que, du 16 octobre au 19 novembre, lui et ses hommes n’ont pas cessé de se battre dans les tranchées ; que, à de nombreuses reprises, ils ont combattu plus de 43 heures d’affilée, sans recevoir le moindre aliment et que, sur les 45 officiers, il n’en reste que 27 sur la ligne de front.

De son côté, le major Dufour, du 1^{er} grenadiers (N.d.T.), écrit des choses analogues : il a passé un mois entier à lutter dans les tranchées et, des 55 officiers, il n'en reste que 8.

Avec enthousiasme, il fait l'éloge de l'énorme courage de ses soldats ; mais il fait observer que la magnifique organisation allemande ne peut manquer de l'impressionner. Du point de vue militaire, l'armée allemande est parfaite. Tous les services principaux et auxiliaires fonctionnent sans difficulté ; les officiers mènent leurs hommes, qui vont au combat avec une obéissance aveugle, avec une entière passivité, « *qui contraste avec la volonté ardente de repousser l'ennemi qui palpite en chacun de nous* ».

Quant au bombardement de la côte (N.d.T.) par l'escadre anglaise, les Allemands tentent de

suggérer à l'opinion publique que ces attaques portent davantage préjudice aux Belges qu'à eux-mêmes, et il s'en faut de peu qu'ils accusent les Anglais de trahir leurs alliés. Cette semaine, en rendant compte du bombardement de Zeebrugge et de Lombardzjde, par l'escadre britannique, ils soulignent le fait, probablement inexact, que eux n'ont subi aucune perte alors que plusieurs concitoyens belges ont été tués ou blessés.

Je connais ces petites localités de la côte qui, tous les étés, se remplissent de gens, d'un bout à l'autre, depuis Knokke jusqu'à La Panne, et qui, en hiver, sont désertes, mortellement tristes, sous le ciel de plomb, ou plongées dans le brouillard épais qui enveloppe les dunes stériles. Ni Lombardzjde ni Zeebrugge n'ont

d'importance, même en été, du point de vue de la population, même si à Zeebrugge on admire un des plus grands efforts – pas du tout heureux quant aux résultats – de l'ingénierie belge.

Autour de ce nouveau port de Bruges – uni à cette dernière par un canal de trois kilomètres – qui a coûté plusieurs millions et dont l'utilité n'a pas encore pu être appréciée à cause du continuel ensablement, il n'y a qu'une poignée de maisons, et ces dernières ne sont habitées que durant la saison des bains. Ses seuls éléments dignes d'attention sont la jetée, en forme de demi-lune, de plus de deux kilomètres de long sur cinquante mètres de large ; les dépôts, les entrepôts et les élévateurs mus électriquement.

Quant à Lombardzijde, ancien port,

enclavé aujourd'hui par les alluvions de la mer, c'est un petit village, dont la plus grande richesse consiste en une statue de la Vierge, vénérée par les pêcheurs du voisinage.

Zeebrugge, en définitive, a peu souffert, même si le bombardement de l'escadre anglaise, ciblant surtout les ouvrages du port et les dunes, où les Allemands ont leurs positions, fut très sérieux. Le village ne fut pas incendié et seul un édifice des abords immédiats du port brûla.

Nieuport également, ou plutôt ses environs, a servi de cible aux Anglais, mais sans avoir souffert beaucoup pour le moment.

Un des maux les plus douloureux de la guerre est, sans conteste, le besoin qu'elle a de se montrer habituellement impérieuse, de détruire sans commisération ses propres foyers ...

Ainsi, par exemple, cinq aéroplanes anglais – et il faut considérer les Anglais comme s'ils avaient été des Belges en ces circonstances – sont arrivés de l'ouest, le matin du 27 (novembre), au niveau de la ville de Gand. Deux sont restés dans les environs tandis que les trois autres survolaient à très haute altitude le centre même. Ils lancèrent neuf bombes sur le quartier de Meulestede (**N.d.T.**), dont l'explosion alarma vivement les habitants des quartiers du nord et de l'ouest, et qui semblaient destinées à détruire les dépôts d'automobiles. A part les dégâts matériels, il n'y a eu que deux blessés légers.

C'est de la chirurgie sur sa propre chair mais, si l'opération évite de plus grands maux, elle est bienvenue ; y trouveront à redire les égoïstes aveugles, dont

l'inconscience leur ferait perdre le tout pour sauver une partie.

Mais les Allemands, qui reprochent aux Anglais quelques projectiles tirés plus sur eux que sur les localités qu'ils occupent, sont sur le point d'ajouter à leurs destructions de Vandales une vraiment lamentable.

La nouvelle nous parvient, en effet, à la fin du mois, qu'ils sont en train de canonner Ypres (**N.d.T.** : dès 22 novembre).

Aucun touriste consciencieux n'est jamais passé par la Belgique sans effectuer un pèlerinage à Ypres, la jolie cité flamande aux façades triangulaires et aux toits à tuiles rouges, dominée par de sveltes clochers et tourelles, dont la vue évoque le superbe panorama de Delft peint par Vermeer (**N.d.T.** : *Zicht op Delft*, 1659-1660), qui est un des joyaux de

la Mauritshuis de La Haye. La silhouette est analogue et le ciel turbulent de Flandre, presque toujours chargé de lourds nuages, ainsi que la lumière nacrée et d'or pâle vibrant de nuances, qui fait l'enchantement de ces régions dès que s'apaise l'hiver, contribuent à l'analogie d'une même riche parure et ajoute à la ressemblance entre ces deux *personnes*.

Cette agglomération paisible, endormie, admirable musée d'antiquités, que les canons allemands réveillent aujourd'hui de son sommeil séculaire, la condamnant à la destruction et à la mort, connut des époques de grandeur quand les bateaux de la Mer du Nord passaient par Nieupoort pour venir s'amarrer devant la façade de ses palais, superbe cité d'ormes, plus puissante et plus riche que Gand et

Bruges, centres pourtant de l'industrie et du commerce. La fabrication de draps, estimés dans le monde entier et qui occupait pas moins de quatre mille métiers à tisser, faisait affluer tellement de richesses que, grâce à elles les habitants et la ville elle-même bénéficiaient de grands privilèges et pouvaient réaliser d'admirables entreprises : Ypres était fortifiée, battait de la monnaie, avait déclaré libre l'enseignement élémentaire, comptait 200.000 habitants – population extrêmement élevée au XIII^{ème} siècle – et a pu, parmi d'autres chefs-d'oeuvre à couper le souffle, ériger son Beffroi (**N.d.T. : Belfort**) et édifier sa fameuse Halle aux draps (**N.d.T. : Lakenhalle**), qui est le monument civil le plus gigantesque de la Flandre ancienne et moderne, et la preuve d'une opulence fastueuse.

Ce magnifique édifice, qui attire tous les ans un grand nombre de voyageurs amateurs d'art, a été

presque complètement construit de 1200 à 1380. On y a par la suite ajouté un nouveau corps de bâtiment d'élégant style renaissance, de 1620 à 1623, et, à une époque plus récente, les fresques, qui ont décoré l'enceinte et que, erronément, on a crues antiques, les confondant avec les anciennes peintures murales de la salle des échevins. Les seuls souvenirs des architectes originels de cette vaste construction, qui occupe près de 5.000 mètres carrés, sont l'œuvre elle-même ; on a retenu, mais c'est incertain, le nom de Willem Melcwiet (**N.d.T.**), qui, semble-t-il, l'aurait terminée de 1362 à 1380.

Même si cette Halle aux draps, avec ses trois étages et ses trois façades de style gothique primaire, abritant dans les niches de leur étage supérieur les statues des comtes de Flandre et des notables de la cité, est son principal centre d'intérêt, Ypres en possède d'autres qui mériteraient qu'elle garde

toujours son caractère de centre de pèlerinages artistiques : le vieux *Steen*, palais édifié en grès, qui a d'élégantes fenêtres à ogives au rez-de-chaussée et qui aurait pu être la maison des Templiers ; deux anciens locaux de corporations, construits également en pierre, avec des perrons extérieurs, comme on en voit encore en Hollande, et de pittoresques façades flamandes, l'écusson de l'une d'elles représentant un navire toutes voiles déployées, en face du canal où l'on amarrait jadis les bateaux de haut bord ; l'église paroissiale de Saint-Jacques, qui date du XII^{ème} siècle, avec des fenêtres et des colonnes qui évoquent le caractère ogival, sa tour, son campanile pittoresque et les anciens cadres de son intérieur ; Saint-Pierre, du XI^{ème} siècle, de style ogival, et dont la tour est l'un des rares vestiges de l'architecture du Moyen Age, monument qui, comme le précédent, a dû être restauré fréquemment et pas toujours de façon inspirée ;

et, enfin, l'imposant et splendide exemplaire architectural de la transition romano-ogivale que constitue l'église Saint-Martin, la plus intéressante de toutes.

Les Allemands ont commencé à détruire ces merveilles d'Ypres et d'autres, se conformant systématiquement à leur programme de haute *Kultur* initié dès leur entrée en Belgique.

Demain seulement, quand il sera possible de reprendre les pèlerinages, nous pourrons aller méditer sur les ruines.

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (46) », in LA NACION ; 2/05/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (47) », in LA NACION ; 3/05/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (48) », in LA NACION ; 4/05/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

World War 1 at Sea / Naval Battles in outline / BELGIAN COAST OPERATIONS (*excluding Zeebrugge and Ostend Raids*) - 1914-18 :

http://www.naval-history.net/WW1Battle-Belgian_Coast_Naval_Battles_1914_1918.htm

Concernant les **grenadiers**, présents sur l'Yser voir :

<http://home.scarlet.be/mertense/gm1.htm>

« Après les combats autour des défenses de la forteresse d'Anvers et le repli exténuant sur les positions de l'Yser , les deux régiments prirent part aux violents combats qui s'y déroulèrent. Pendant que le 1^{er} régiment de Grenadiers , et plus spécifiquement le 2^{ème} bataillon sous le commandement du major d'Oultremont , se couvrait de gloire à Tervaete , le 2^{ème} régiment de Grenadiers combattit durant neuf jours ininterrompus au sud de Ramskapelle. La bataille de l'Yser prend fin le 30 octobre puisque l'inondation , résultant de l'ouverture des écluses de l'Yser à Nieuport , mettait l'armée allemande dans l'impossibilité de prolonger les attaques sur

l'armée belge totalement épuisée. Le front de l'Yser se fixait , ce qu'on peut considérer comme une victoire " de facto " de l'armée belge.

Les pertes que les deux régiments de Grenadiers avaient subies étaient tellement élevées que la décision fut prise de fusionner les restes des deux régiments en un seul régiment : le Régiment des Grenadiers. »

Concernant les **carabiniers**, présents sur l'Yser voir :
http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-armees-etrangees/Belgique/parcours-regiments-belges-sujet_231_1.htm

*« Le 18 octobre, la 6e division reçut l'ordre de quitter Noord-Schoote et Boesinghe pour venir se placer en seconde ligne à l'ouest de Dixmude. Le 22 octobre, l'ennemi s'étant infiltré dans la boucle de Tervaete, le **1er carabiniers** et le 1er bataillon du 2e carabiniers contre-attaquèrent; ils parvinrent à 300 mètres de la digue, mais décimés par le tir des mitrailleuses ils ne purent pousser plus loin. Toutes les unités de la division furent engagées et subirent de lourdes pertes durant ces combats meurtriers. »*

In de krant *De Gentenaar* van 28 november 1914 :
« De tramdienst naar Meulestede is gisteren onderbroken geweest nadat door Engelse luchtvliegers zeker tien bommen op de instellingen van de haven en het kwartier van de Muide afgeworpen zijn geworden ».
<http://blog.seniorennet.be/eriktram/archief.php?startaantal=217>

Le nom de **Willem Melcwiet** a pu être confirmé par les services compétents de la ville d'Ypres, même si leurs archives ont été détruites par les Allemands, comme en témoignent les courriels, qu'ils ont eu l'amabilité de m'adresser en date des 3 et 8/3/2015 :

« Geachte

De Lakenhalle dateert uit het begin van de 13^{de} eeuw en er is geen architect bekend.

Door de vernietiging van de archieven tijdens WOI zijn er helaas geen verdere opzoekingen mogelijk.

Verder opzoekingswerk leverde het volgende op

Het Nieuwerck (<http://nl.wikipedia.org/wiki/Nieuwerck>) werd in de 14^{de} eeuw opgebouwd waarbij een aannemer Willem MELCWIET wordt vermeld. Met andere woorden, dit was geen architect en het betrof het Nieuwerck dat aanleunt bij de Lakenhalle.

Vriendelijke groet,

Jochen Vermote

Expert dossierbeheer »

stad Ieper - Stadsarchief

Weverijstraat 7 | BE-8900 Ieper | België

Tel: +32 (0) 57 239 442 | Fax: +32 (0) 57 239 449

www.ieper.be

Ce n'est pas le premier cas où Roberto J. Payró a pu consulter des sources antérieures à la destruction de monuments ou de documents en Belgique.

Ce le fut également pour un procès de sorcellerie à **Mons** (dont les **archives** furent **détruites en mai 1940**), procès traité par lui sous le titre « *Las brujas de Mons. Un proceso de hechicería a fines del siglo XVII* » (in *Caras y Caretas* ; año 30, numéros 1487-1488, 2 et 9 avril 1927) repris dans *El Diablo en Bélgica* (1953) : <http://www.idesetautres.be/upload/BRUJAS%20MONS%20PAYRO%20SORCIERES%20MONS.zip>

Ce texte, avec des notes (dont celle de la **page 76**), existe en langue française dans *Le Diable en Belgique* (**IEA3637**, pages 75-110 : <http://www.idesetautres.be/upload/IEA3637C%20DIABLE%20EN%20BELGIQUE%20PAYRO%203%200074-110.zip>)

Ce texte, dans une traduction de Anne Moers, existe aussi en langue néerlandaise sous le titre « *De heksen van Mons* » : <http://www.idesetautres.be/upload/ROBERTO%20PAYRO%20HEKSEN%20VAN%20MONS.pdf>